



SALLES

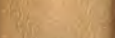
PEINTURE

MURILLO

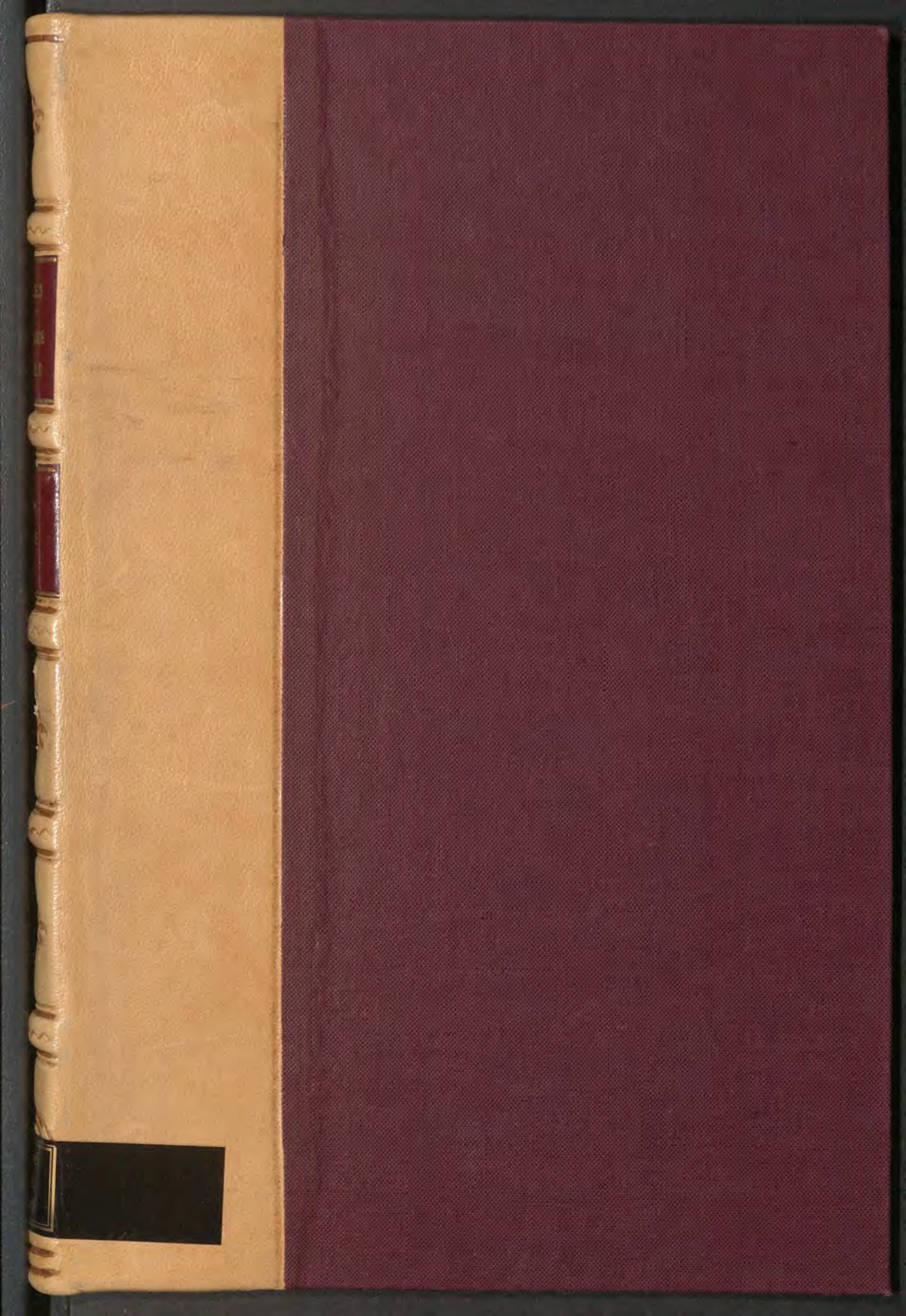


L'ART

ARABE

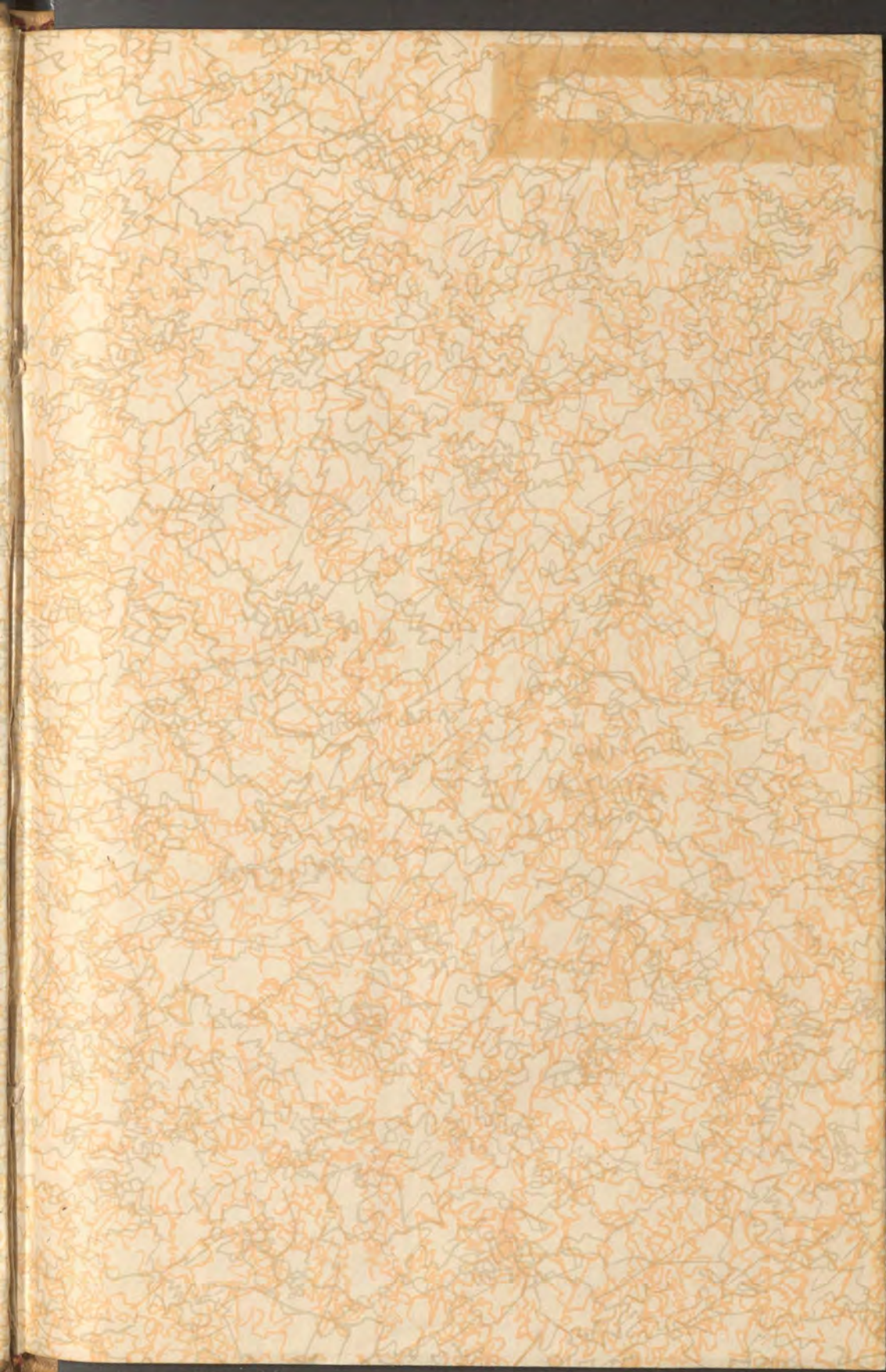


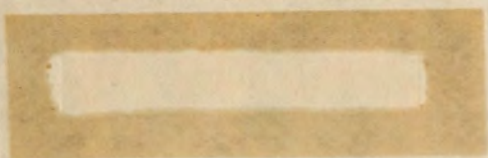
1866
SAL
And



XIX-113

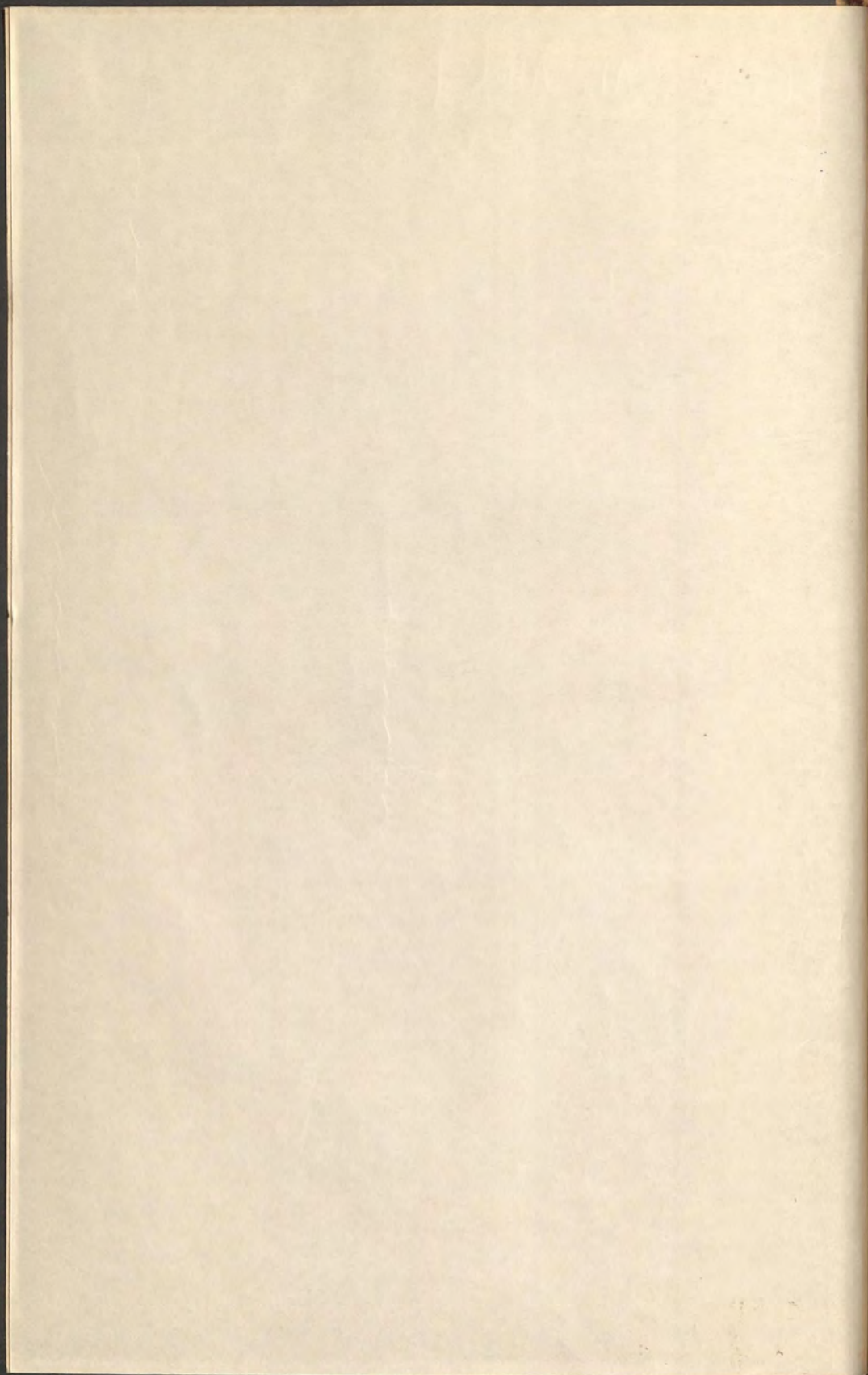
FA-337





1866 SAL And

R. 337



à M. Marzaglio
Pèlerinage respectueux
J.S.

Maria Marzaglio
1823.

R. 287

L'ANDALOUSIE,

L'ART ARABE

ET LE PEINTRE MURILLO,

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN ESPAGNE :

PAR

Jules SALLES,

Membre de l'Académie du Gard

843

NIMES

DE L'IMPRIMERIE CLAVEL-BALLIVET et C^{ie}

RUE PRADIER, 12

—
1866

XIX-113

L'ANDALOUSIE,

L'ART ARABE

ET LE PEINTRE MURILLO,

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN ESPAGNE;

§ I.

De toutes les provinces de l'Espagne, l'Andalousie est celle qui offre le plus grand intérêt, autant pour le touriste vulgaire que pour l'historien, l'artiste, et surtout pour celui qui veut suivre, dans le passage d'une civilisation antérieure, les vestiges de cet art merveilleux qui marque d'un si puissant cachet les monuments construits sous la domination arabe. En effet, s'il est en Europe une contrée qui, plus que toute autre, ait conservé sa physionomie propre et résisté à l'esprit d'imitation, c'est l'Andalousie. Dans cette province, la plus fertile de la Péninsule ibérique, le voyageur traverse de superbes plaines ou *vegas* qui ressemblent à de vastes jardins, des chaînes montagneuses qui s'appellent la Sierra-Morena ou la Sierra-Nevada et dont les mines enfoncées dans leurs entrailles tentèrent la convoitise des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains; tantôt les beaux pâturages qui en tapissent les versants et où paissent de magni-

fiques troupeaux de mérinos; et puis, à mesure qu'on s'approche de la mer, toute trace de végétation européenne disparaît pour faire place aux plantes exotiques. Les palmistes ou palmiers nains s'emparent de tout le terrain que le laboureur ne sait pas leur disputer : le câprier, l'olivier sauvage, croissent spontanément dans les terres rocheuses ; le sol est couvert de myrthes, de térébinthes, de lentisques, d'agavés et de bananiers.

Et cependant, cette contrée est moins originale encore par l'aspect des lieux et par ses produits naturels que par le caractère et les mœurs des habitants. Cette originalité tient à trois causes principales : le climat, la nature du pays et surtout le séjour de huit siècles qu'y ont fait les Arabes. De leur contact est resté dans les coutumes, dans les habitudes, dans le sang même, un élément oriental qui a résisté jusqu'à ce jour aux empiétements de la civilisation moderne.

C'est un des événements les plus curieux de l'histoire que cette apparition des Maures en Espagne, qu'ils ont été forcés d'abandonner au moment même où ils semblaient y avoir assuré leur puissance pour arriver à la postérité la plus reculée. Semblables à ces météores qui, remplissant les airs de leurs clartés subites et répandant leurs feux de l'un à l'autre horizon, vont s'éteindre dans le néant, après quelques instants d'une rapide existence, les Arabes, apparaissant sur la péninsule ibérique, la remplissent soudain de leurs œuvres et des fruits de leur génie, depuis les rochers de Gibraltar jusques aux Pyrénées, depuis les bords de l'Océan jusques aux rivages de Barcelone. Peuple brave, vif, ingénieux, éclairé, dont l'active industrie, vivifiant les contrées que l'orgueil indolent des Goths vouait à la stérilité, amena la richesse au

moyen d'abondantes irrigations : son indomptable courage , égal dans la fortune et dans les revers, entouré de puissance le trône de ses califes; son génie exercé, développé par l'étude, alluma dans les villes un foyer permanent de lumières qui , répandant au dehors leurs brillantes émanations, éclairèrent l'Europe et y firent germer l'amour de la science ; son esprit chevaleresque enfin , imprimant à ses actions un caractère inconnu de grandeur et de noblesse, le couvre aux yeux de la postérité d'une teinte vague de merveilleux, d'un vernis magique d'héroïsme qui rappelle les temps enchantés d'Homère et montre les héritiers des demi-dieux de la Grèce.

C'est surtout en parcourant l'Andalousie que l'on retrouve partout l'empreinte de son passage : on ne fait pas un pas dans les provinces de Grenade et de Valence sans que quelque monument utile à l'agriculture ne rappelle le séjour de leurs anciens possesseurs. C'est eux qui dirigèrent le cours des eaux en les rassemblant dans de vastes bassins ou les conduisant au moyen de canaux et d'aqueducs dans l'intérieur des terres. Les fiers Espagnols sont forcés de reconnaître qu'ils doivent aux Maures tous les ouvrages de ce genre qui subsistent encore dans les provinces les mieux cultivées de l'Espagne, où il faut aller admirer ces monuments d'une architecture si nouvelle et si originale, construits avec un art poussé à sa dernière limite et que, depuis lors, on n'a pas même cherché à imiter.

Dans le cours du VIII^e siècle, à l'époque où les Arabes et les Maures pénétrèrent en Portugal et détruisirent l'empire des Goths, parurent trois genres d'architectures : l'*arabe*, formé d'après les anciens

modèles grecs ; le *mauresque* en Espagne, d'après les restes des monuments romains, et le *nouveau gothique*, dans le royaume des Visigoths, qui tenait de l'arabe et du mauresque, et dont le règne dura depuis le *xie* jusqu'au *xve* siècle. Les deux premiers genres diffèrent peu l'un de l'autre ; cependant le *mauresque* se distingue de l'arabe par ses arcades formées d'un segment plus grand que le demi-cercle, ce qu'on appelle *arc en fer à cheval* ou *cintré outrepassé*. Mais le gothique ou ancien allemand offre beaucoup plus de différence : les arcs gothiques sont aigus, tandis que les arcs arabes sont circulaires ; les églises gothiques ont des tours droites ou des flèches en pointe, tandis que les mosquées, terminées en coupole, ont çà et là des minarets élancés, surmontés d'une sphère ou d'une pomme de pin ; les murs arabes sont décorés de mosaïques et de stuc, ce qu'on ne rencontre dans aucune ancienne église gothique. Celles-ci sont extraordinairement légères ; de grandes fenêtres les éclairent souvent avec des vitraux peints de diverses couleurs. Dans les mosquées arabes, la plupart du temps le toit est bas, les fenêtres de grandeur médiocre et souvent couvertes par beaucoup de sculptures, de sorte qu'on en reçoit moins de lumière que par la coupole et les portes ouvertes. Les portes des églises gothiques avancent profondément à l'intérieur ; les murs latéraux sont garnis de statues, de colonnes, de niches et d'autres ornements ; par contre, les portes des mosquées et des autres bâtiments arabes sont plates et arrasées. Enfin les colonnes gothiques sont souvent groupées plusieurs ensemble et l'une dans l'autre, tandis que les colonnes arabes et mauresques sont toujours solitaires.

Tels sont les caractères principaux qui distinguent ces deux genres d'architecture ; nous les retrouverons en visitant la célèbre mosquée de Cordoue et cette ancienne résidence des monarques mahométans à Grenade qu'on appelle l'*Alhambra* ou *Maison-Rouge*, ressemblant plutôt à un palais enchanté qu'à un ouvrage fait par la main des hommes.

Pour vous donner une idée sommaire de l'Andalousie, nous avons détaché de notre album de voyage les pages qui ont trait aux trois villes principales de cette province, Cordoue, Séville et Grenade : Cordoue, avec sa mosquée d'Abd-er-Rahmman ; Séville, avec sa Giralda, son Alcazar et ses Murillo ; Grenade, avec son Alhambra. Ces trois villes sont les trois diamants de la couronne andalouse, les trois plus belles perles de toutes les Espagnes.

§ II.

CORDOUE.

Patrie des deux Sénèque et du poète Lucain, Cordoue est bien loin aujourd'hui de sa splendeur d'autrefois. Fondée par la première colonie romaine qui s'établit en Espagne, elle atteignit l'apogée de sa splendeur sous les califes Abd-er-Rahmman, qui en firent la capitale de la puissance arabe en Espagne. A cette époque, antérieure à l'an 1000, elle possédait un million d'habitants, d'immenses palais, 900 bains publics, plus de 600 mosquées avec leurs minarets, une foule de marchés, de bazars, d'ateliers, de fabriques, d'hotelleries ; mais aujourd'hui, *quantum mutata ab illa!* à peine si l'on y réunirait 40,000

habitants, y compris tous ses faubourgs; encore cette population minime vit-elle dans des ruelles misérables et des carrefours irréguliers. En parcourant cette ville déserte, vous rencontrez des façades sans édifices, où croissent la mousse et la mauve; des fenêtres sans vitres ni boiserie, où passent librement les oiseaux amis des grandes ruines; des monastères inhabités, des temples déserts, des places où l'herbe croît, des rues silencieuses à toute heure, des marchés où l'on ne vend pas, des ateliers où l'on ne travaille pas, une population inactive, endormie, qui ne jouit plus des bienfaits de la civilisation de l'Islam, sans participer encore aux douceurs du progrès de notre époque.

Véritable et somptueux musée d'antiquités, la moderne Cordoue porte néanmoins avec dignité les lambeaux de sa splendeur passée : elle vit avec ses vieux écussons, jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière; elle n'aspire pas à substituer un art nouveau à l'art monumental que les temps lui ont légué; elle garde ses pierres romaines, ses reliques arabes, ses édifices à ogives; elle fait comme le gentilhomme pauvre qui supporte la faim sans rien demander à personne. Mais mieux que le gentilhomme pauvre, elle cache un diamant dans son sein, elle possède encore un joyau précieux, envié de toutes ses rivales. Ce précieux joyau est sa cathédrale, la plus belle peut-être qu'il y ait en Espagne, et, dans tous les cas, l'unique dans son genre, puisque cette cathédrale n'est autre que la *Mozquita*, c'est-à-dire la mosquée du calife Abdérame.

Trois religions ont célébré leurs rites sur son emplacement. Ce fut d'abord un temple élevé en l'honneur

de Janus. Plus tard, au temps des Goths, il fut consacré à S. Georges, et appartient, dit-on, à un ordre de chevalerie institué dans le but de prêcher les Ariens et de les convertir à la foi catholique. Lorsque les Arabes s'établirent en Espagne, ils choisirent Cordoue pour leur capitale. Abd-er-Rahmman I^{er}, en s'y déclarant indépendant de la souveraineté des califes de Damas, résolut d'ériger, au centre de son empire, la plus belle mosquée de l'Espagne, égale en richesses à celle de Damas, supérieure à celle que les Abbassides venaient d'élever à Bagdad. On assure qu'il donna lui-même le plan de cet ouvrage, et que, désirant beaucoup le voir terminé, il y travaillait de ses propres mains une heure par jour, afin de donner aux ouvriers l'exemple de la diligence. Le temple de Saint-Georges fut rasé; et, sur ses ruines, s'éleva le nouveau monument, lequel, commencé en l'an 770, fut seulement terminé sous le règne suivant, dans l'année 795 (1).

(1) Celui du roi Hixem, qui mit autant d'ardeur à établir la paix et assurer le bonheur de son peuple que son prédécesseur à faire des conquêtes. Voici des vers qu'on lui attribue et qu'il composa à propos d'une belle terre dont on lui proposait l'acquisition :

La main du noble est ouverte et libérale.

L'amour du gain est incompatible avec la grandeur d'âme.

J'aime les jardins fleuris et leur douce solitude ,

J'aime le zéphyr des champs et la riante parure des prés ,

Mais je ne veux pas en être le propriétaire ;

Car je n'ai reçu du ciel les trésors qu'afin de pouvoir les donner.

Dans les temps heureux, donner est tout mon plaisir !

Quand la guerre m'appelle , combattre est mon devoir,

Je prends la plume ou l'épée , suivant l'occurrence.

Mais que surtout mon peuple soit heureux !

Je n'ai pas besoin d'autres biens.

Quand on songe qu'il y a mille ans, une œuvre si étonnante, avec des proportions si colossales, fut exécutée en si peu de temps (25 ans) par un peuple tombé depuis dans la plus sauvage barbarie, l'esprit s'étonne et se refuse à croire aux prétendues doctrines de progrès qui ont cours aujourd'hui.

L'édifice est un quadrilatère mesurant 207 mètres en longueur sur 147 en largeur. 19 portes donnaient entrée à la mosquée ; les arcs qui entourent ces portes, ou du moins ceux qui ont résisté à l'action du temps et aux dévastations de toutes les époques, sont cintrés selon la forme classique de l'art mauresque, et ornés de mosaïques en petites faïences blanches et rouges, alternant avec des bandes de stuc découpé en forme de dentelles. Les portes, en bois de mélèze ou de cyprès, étaient recouvertes de plaques en métal doré : c'est assez vous dire qu'elles ont toutes été successivement enlevées.

A part la beauté mâle et gracieuse des arcs qui forment l'entrée de la mosquée, l'extérieur du monument n'offre rien de bien remarquable ; mais il n'en est point ainsi de l'intérieur : le seuil une fois franchi, on reste pétrifié de surprise et d'admiration.

Il faut dire aussi que j'y entrai admirablement préparé.

Pour pénétrer dans le sanctuaire, on doit traverser une vaste cour à fontaines, plantée de palmiers, de citronniers et d'orangers ; ces derniers, de dimensions énormes, peut-être contemporains des rois maures, étaient chargés de fruits et de fleurs exhalant un parfum si suave et si pénétrant que mes sens en furent comme enivrés. Je dus éprouver quelque chose de semblable à l'effet que produit le hatchich sur le cer-

veau des Orientaux. Par la vue, je me croyais dans le jardin des Hespérides; par l'odorat, j'étais transporté dans le paradis de Mahomet.

C'est dans ces conditions que je m'arrachai à l'atmosphère embaumée du *patio de los naranjos* (cour des oranges) pour franchir le seuil du sanctuaire. Je dois le dire, rarement ai-je éprouvé, dans mes nombreux voyages, une aussi forte impression d'étonnement. Le premier coup d'œil est féérique : j'eus besoin de me tâter les membres et de jeter la vue sur la forme de mes vêtements modernes pour m'assurer que je n'étais pas le jouet d'un rêve ; il me semblait à chaque instant voir sortir de la pénombre qui enveloppe l'immense vaisseau un farouche sectateur de l'Islam, avec sa grande barbe et sa longue robe flottante, s'avancant vers moi pour chasser du lieu saint le téméraire qui venait le profaner (1).

Il n'y a rien dans la cathédrale de Cordoue qui ressemble à une église : ni voûtes élancées, ni les trois ou cinq nefs traditionnelles, ni croisée, ni chœur, ni autels. . . . du moins au premier aspect. L'œil s'égaré dans une forêt de colonnes qui forment des allées s'entrecroisant et s'allongeant à perte de vue : ces colonnes, au nombre de 850, sont de marbres rares, de porphyre, de syénite et autres matières précieuses ; elles n'ont pas plus de 0,50 centimètres de diamètre sur 4 mètres de haut ; leur chapiteau, d'un corinthien arabe, plein de force et d'élégance, rappelle moins l'acanthé de Grèce que le palmier d'Afrique. Chaque deux colonnes porte un double étage d'arcs superpo-

(1) On sait qu'autrefois les sectateurs de l'Islamisme avaient seuls le droit d'entrer dans les mosquées.

sés, séparés d'une clé à l'autre par une distance de 1^m50 environ, et concentriques dans la plus grande partie du temple ; les douelles de ces arcs sont peintes alternativement en blanc et en rouge, ce qui donne à l'ensemble une teinte rosée qui repose agréablement les yeux et produit le meilleur effet.

Les différentes nefs (on en compte 19 dans la longueur du temple et 36 dans sa largeur), sont voûtées en demi-coupoles d'un goût assez médiocre, et qui ont remplacé, dans les restaurations modernes, les anciens plafonds arabes avec leurs caissons, leurs losanges, toutes leurs magnificences orientales, taillées dans le bois de mélèze et telles que nous les retrouverons dans l'Alhambra de Grenade et l'Alcazar de Séville. Il paraît que ce bois précieux, vieux de onze siècles, a été échangé contre des sommes considérables, et que l'industrie locale en a fabriqué des violes, des guitares et d'autres objets de marqueterie : *desinit in piscem!* C'est ainsi que finissent presque tous les monuments élevés à grands frais dans ces jalons de l'histoire, marqués par le goût des arts et l'amour des grandes choses. Un siècle de décadence suffit pour détruire tout ce que le génie a amassé de gloire, croyant construire pour l'éternité. N'a-t-on pas vu, à Rome, des pontifes qui ont laissé démolir le Colisée pour employer les matériaux à la construction de leurs palais ou de ceux de leurs favoris ?

Mais rentrons dans la mosquée d'Abd-er-Rahmman et arrêtons-nous un instant devant cette chapelle qu'on nomme le vestibule du *Mihrab*. C'est là qu'était déposé le Coran ; c'était l'endroit formidable et sacré où le dieu de l'Islam révélait sa présence. Les pèlerins avaient le droit d'y entrer, et, comme à la Kasbah de

la Mecque, ils devaient en faire sept fois le tour à genoux. On voit encore la trace de leurs pieds sur les dalles de marbre usées circulairement par suite de ce frottement si souvent répété.

Le sanctuaire arabe a été conservé jusqu'à nos jours avec une scrupuleuse intégrité. C'est une merveille, sous le rapport architectural ; plus on l'examine en détail, et plus on y reconnaît l'empreinte d'une civilisation arrivée à son plus haut développement artistique. Vainement essayerions-nous de vous décrire les arabesques les plus gracieusement compliquées qui se croisent et s'entrelacent avec un art infini ; de les comparer à de la guipure de dentelle dont les dessins seraient formés par des versets du Coran écrits en lettres de cristal ; de vous dépeindre cette galerie à trèfles qui supporte une voûte creusée dans un seul bloc de marbre et dont la forme, si souvent reproduite dans l'architecture mauresque, prend le nom de *media naranja* (demi-orange), nous n'arriverions jamais à faire passer dans votre imagination la millième partie de la réalité, ni des impressions que nous avons éprouvées pendant nos longues promenades dans ce splendide et curieux spécimen de l'art arabe.

Nous avons dit qu'après la chute de l'Islam (1), la mosquée dut être appropriée au culte catholique. Une telle œuvre n'était pas facile, avec un style d'architecture si en dehors des temples chrétiens ; on l'essaya cependant, après une longue lutte entre le Chapitre et l'administration municipale qui, jalouse de conser-

(1) Le roi S. Ferdinand fit la conquête de Cordoue, en l'an 1236.

ver à la postérité le curieux monument qu'elle possédait dans ses murs, refusa longtemps de laisser porter le marteau sur la merveille arabe. Aussi, lorsque, trois ans après, Charles-Quint traversa l'Andalousie, témoigna-t-il un grand mécontentement au sujet des travaux entrepris : « Si j'avais su, dit-il aux chanoines, ce que » vous vouliez faire, vous ne l'auriez pas fait ; car ce » que vous faites là se trouve partout, et ce que vous » aviez auparavant n'existait nulle part dans le monde ». — L'œuvre commencée ne s'en continua pas moins, et le monument moderne, que Théophile Gautier appelle une *verrue architecturale*, fut enté au milieu du temple mauresque.

Sans être aussi sévère que l'auteur de *Tra los montes*, et tout en accordant que nous aurions vivement préféré voir la mosquée d'Abd-er-Rahmman dans son état primitif, nous devons convenir aussi que la partie moderne, en rapport avec les besoins du culte catholique, bien que construite dans le style *plateresque* ou gothique flamboyant, ne forme pas une gamme trop dissonante avec l'ensemble de l'édifice. D'ailleurs n'est-ce pas à la religion chrétienne que nous devons la conservation de tant de précieux monuments ? Combien de temples païens, surtout en Italie, dont il ne resterait plus de vestiges, si l'on n'avait fait respecter leur sanctuaire antique en élevant un autel ou une croix à la place même où avait coulé le sang des victimes.

Reconnaissons aussi que dans la mosquée de Cordoue, la place occupée par le *coro* et le *trascoro* est peu importante relativement à la dimension du vaisseau ; il faut, pour ainsi dire, chercher le chœur et les cinquante-deux chapelles semées dans les diverses

nefs, tandis que l'œil embrasse tout de suite la perspective féerique de colonnades qui fuyent à perte de vue. C'est bien encore une mosquée, et non une cathédrale : point de comparaison possible entre ces deux sanctuaires de la religion ; autant les temples gothiques sont élevés, autant la mosquée de Cordoue présente de surface ; on dirait une église renversée : si la vue ne monte pas vers les cieux, elle s'étend à l'infini, et se perd dans un quinconce de colonnes et de portiques ; c'est l'immensité en profondeur.

Mon impression a été d'autant plus vive que le monument était complètement désert, bien que le jour où j'y entrai pour la première fois fût un dimanche ; mais les offices étaient terminés et la rare population de Cordoue était rentrée au logis ou garnissait les bancs des promenades publiques. Seul, dans l'immense *mozquita*, j'avais peine à maîtriser les élans de mon enthousiasme, en égarant mes pas dans le labyrinthe de colonnes qui s'entrecroisaient devant mes yeux. — Je me croyais seul, lorsqu'un bruit et une odeur inusités dans un lieu saint attirèrent mes pas vers la *silleria* de la cathédrale, et ce ne fut pas sans étonnement qu'à la place même où les chanoines chantent les offices du soir, assis dans ces admirables stalles qui sont elles-mêmes un objet de curiosité dans le temple, je vis le sacristain éteindre une cigarette et cacher un flacon qu'il était en train de vider avec un ami. Il s'avança de suite vers moi et m'offrit ses services pour visiter la cathédrale ; mais voyant, à mon sourire, que j'avais surpris son occupation peu orthodoxe : « Les offices finis, me dit-il, l'église redevient mosquée et le sacristain cicérone. — Je ne » vous reproche pas la cigarette, lui dis-je, car je

» n'oublie pas que nous sommes en Espagne ; mais
» vous oubliez que Mahomet défendait l'usage du vin,
» et, si vous ne respectez pas l'autel, vous offensez éga-
» ment le prophète». Il se retira, moins confus de mon
observation que désappointé de n'avoir pu empocher
une piécette ; et je repris ma promenade et mes rêve-
ries, qui se prolongèrent autant qu'un rayon de jour
me permit de distinguer la riche ordonnance de ce
merveilleux édifice.

J'ajouterai, en terminant ce que j'avais à dire sur
Cordoue, que lorsque cette cité, veuve de ses califes,
devint la succursale de Séville, elle conserva long-
temps encore une certaine influence, qu'elle dut à sa
grande *mozquita*, objet durable de la vénération des
Arabes, et le seul titre qui lui restait à la suprématie
dont elle avait joui autrefois. Disons aussi que, devant
aucune œuvre humaine, sauf peut-être en présence
des monuments de Pœstum, je n'avais éprouvé de
plus vives sensations que dans cette visite au temple
de l'Islam.

§ III

Séville.

Quien no ha visto Sevilla
No ha visto maravilla,

dit le proverbe espagnol, et le proverbe a raison :
c'est une vraie merveille que cette ville, avec ses rues
tentées, ses maisons fermées par des portes en fer ci-
selé, d'un travail inconcevable, et dont les arabesques

decoupées à jour envoient aux passants les émanations des orangers qui garnissent les cours intérieures; Séville, avec ses hommes chaussés de la guêtre en cuir jaune toute garnie d'aiguillettes; ses femmes coquettement drapées dans une mantille qui, sans rien enlever aux contours d'une taille flexible, encadre gracieusement le pur ovale du visage, s'harmonise avec l'ébène de la chevelure et ne voile pas même l'ardeur d'une prunelle qui brille sous la frange longue et soyeuse d'une paupière humide. Oui, c'est une merveille que cette cité, avec sa splendide cathédrale, le temple le plus vaste de toute l'Espagne et le plus chrétien qu'il soit donné de voir. Sa tour de la Giralda, qui s'élance gracieusement dans les airs à la hauteur de 121 mètres, est construite de telle façon, à l'intérieur, qu'on pourrait y monter à cheval jusqu'au sommet; véritable *palladium* de la ville, auquel un vieux manuscrit adresse ces vers :

Tu, maravilla octava, maravillas
A las pasadas siete maravillas.

« Huitième merveille, tu émerveilles toi-même les sept merveilles antérieures ».

Séville, avec son palais de l'Alcazar, digne pendant de l'Alhambra de Grenade, ses jardins *San-Elmo*, complantés de dix mille pieds d'orangers (1), sa manufacture de tabacs, où 4,000 femmes sont occupées à faire des cigarres ou à rouler le *papelito*; ses rues, pleines d'animation; ses maisons, avec leurs fenêtres grillées qui s'entr'ouvrent à la tombée de la nuit pour

(1) C'est là qu'habite le duc de Montpensier.

entendre de si douces conversations (*hablar à la reja*), interrompues par le chant des sérénades ; sa tour de l'or , crénelée à la mauresque et dont le pied baigne dans le Guadalquivir ; son cirque des taureaux, le plus grand de toute la Péninsule ; ses ravissantes promenades , ses 111 places , les 100 tours qui ornent ses murailles , et son beau ciel bleu !

Tout cela forme un ensemble vraiment enchanteur, et fait comprendre l'orgueil andalous , qui place sa capitale au dessus de toutes les autres cités espagnoles , en rappelant son surnom de *très noble , très loyale , très héroïque et invincible* qu'elle tient du bon roi Alphonse-le-Sage. *Muy noble , muy leal , muy heroica y invincible.*

Il est impossible de trouver un contraste plus grand qu'entre Cordoue et Séville. C'est la tristesse et la gaieté, le calme et l'agitation, la mort et la vie, en un mot. Cordoue produit l'effet d'un vaste cimetière qui évoque encore de nos jours les fantômes d'Abdérame, du grand capitaine Gonsalve et de toutes ses gloires passées. L'animation de Séville, au contraire, peut se comparer à une ruche d'abeilles où, comme à Naples, chacun va, vient, se promène, se coudoie, chante, crie et semble dire : « Jouissons du présent, hier » n'existe plus et demain ne nous appartient pas ! »

Une gaie rumeur fait partie de l'air qu'on y respire, le langage est le plus pur et le plus mélodieux de l'Espagne ; les femmes y manient l'éventail avec un art totalement inconnu en France ; elles l'ouvrent et le ferment avec un petit bruissement qui vous poursuit partout, à la promenade, à l'église, aux spectacles ; dans leurs agiles mains, il devient un télégraphe dont chaque mouvement est un signe de politesse ou de dédain,

d'amitié ou d'indifférence, d'amour ou de mépris, de rendez-vous accepté ou refusé.

Mais pour moi, Séville rappelle surtout le nom de Murillo ; c'est là que le grand peintre espagnol prit naissance, et composa ses plus beaux ouvrages.

Un fait curieux à remarquer dans la vie de Murillo, c'est qu'il ne sortit jamais de sa patrie. Sans avoir besoin de voyager, de passer les mers, et d'aller, avec les autres artistes, demander à l'Italie le secret de ses chefs-d'œuvre, il se borna à étudier les maîtres dans le Musée de Madrid. Ce qui ne l'empêcha pas de traiter mille sujets divers, de peindre tous les genres, paysages, fleurs, marines et portraits, l'histoire et les miracles, les misérables accroupis sur le pavé et les bienheureux emportés par les anges à travers les royaumes du paradis.

Le contraste est un des caractères les plus marqués de l'art espagnol ; personne ne l'a plus souvent mis en œuvre que Murillo, mais il l'a fait plus heureusement que les autres peintres de sa patrie, Ribéra, par exemple, qui cherchait des oppositions brusques de lumière et d'ombre, et qui a reproduit des scènes à faire reculer d'horreur, peintures d'écorcherie et d'abattoir qui semblent avoir été faites pour des « cannibales par un valet de bourreau ». Chez Murillo, le contraste éclate par le rapprochement imprévu des conditions, par l'antithèse des caractères et des pensées ; et tandis que l'Espagnolet n'avait pris dans la religion que les mystères sombres, le peintre de Séville a laissé tout ce qu'elle avait d'effrayant pour n'en voir que le côté tendre, aimable et radieux. C'est là ce qui fait que Murillo fut très poétique, si on le compare aux autres

artistes espagnols et que son talent jeta le plus grand lustre sur l'école sévillane.

Dans le principe, Séville n'avait pas de Musée, mais sa cathédrale, ses églises, ses couvents étaient autant de riches collections. Ces derniers ont été fermés lors de la mesure d'*esclaustracion* qui s'est étendue à tout le royaume ; de leurs richesses éparses, un instant menacées de pillage, on a formé le beau musée de la *Merced*, dans lequel on compte jusques à 19 toiles du grand maître de la couleur.

A l'inverse de l'Italie, les églises d'Espagne ne brillent ni par le nombre ni par la qualité des tableaux ; sauf quelques rares exceptions, nous n'y avons jamais trouvé que des toiles fort médiocres et le plus souvent très mauvaises. L'art espagnol ne se fait pas remarquer par l'idéal, tant s'en faut ; toutes les règles de l'esthétique se résument dans un réalisme brutal. Ce peuple a besoin du vrai, avant tout, et du vrai sous quelque forme qu'il se présente et quelque repoussant qu'il soit. Voilà pourquoi la sculpture, avec sa noble simplicité, ne lui suffit pas ; il lui faut des statues coloriées, des madones fardées, revêtues d'habits véritables et couvertes d'ornements et de bijoux.

Jamais, à son gré, l'illusion matérielle n'est portée assez loin : les Espagnols sont passés maîtres dans ce genre hybride ; mais, avouons-le, malgré le talent incontestable de ceux de leurs artistes qui se sont consacrés à la statuaire en bois, l'effet produit est plutôt celui d'un cabinet de figures en cire, et non l'impression que doit faire naître un art aussi noble que celui de la sculpture.

Les églises d'Espagne sont remplies de ces statues en bois colorié, d'autant plus grotesques qu'ellès

affectent davantage de se rapprocher de la nature vivante ; quelques-unes sont repoussantes d'horreur, et, parmi celles-ci, l'image du Christ peut être citée en première ligne. En voyant ce cadavre, ruisselant de sang et lacéré de plaies béantes, que l'on offre à la vénération des fidèles, nous nous sommes souvent demandé comment l'on pouvait prier en présence d'aussi affreuses représentations de la Divinité. Et cependant, ô bizarrerie de la nature humaine ! ce même peuple qui se ruait comme vers une fête pour voir des malheureux conduits au bûcher, et qui assistait sans pâlir aux tortures de l'inquisition, se sent vivement ému devant ces figures en bois peint, qui grimacent la douleur, la souffrance ou la mort. Je me rappelle avoir rencontré dans une des rues de Séville une jeune femme arrêtée devant un magasin d'images et qui versait des larmes en regardant une mauvaise lithographie représentant un cerf harcelé par des chiens. J'avais vu la même femme, la veille, à une course de taureaux, acclamer des cris les plus joyeux l'un de ces magnifiques animaux dont les cornes venaient d'éventrer un pauvre cheval qui traînait dans l'arène ses entrailles palpitantes. Bizarre organisation de ce peuple, chez qui la représentation de la douleur produit plus d'impression que la douleur elle-même !

Pour en revenir à Murillo, la rareté de bons tableaux dans les églises espagnoles nous a fait d'autant plus apprécier ceux que l'on trouve dans la chapelle de la *Caridad*, de cette confrérie fondée depuis un temps fort ancien, dans le but principal de recueillir et d'enterrer les cadavres des suppliciés, jusques là laissés en pâture aux animaux. Cette chapelle renferme deux des plus belles pages de Murillo, que la gravure

a trop popularisées pour que j'en fasse ici la description. Il suffira de nommer *Moïse frappant le rocher* et la *Multiplication des pains et des poissons*, pour réveiller, dans l'esprit de ceux qui ont vu ces deux compositions, l'idée de la plus savante ordonnance jointe au coloris à la fois le plus vigoureux et le plus suave. A côté de ces deux grandes toiles, il y en a deux autres de moindres dimensions, et dans lesquelles se retrouvent aussi toutes les qualités éminentes du maître. Pourquoi faut-il qu'on laisse, en pendant à ces belles peintures, un autre tableau signé *Valdès* qui représente un archevêque mort, dans son cercueil entrouvert, revêtu de la pompe pontificale et déjà envahi par une légion de vers ! Murillo disait de cette terrible peinture qu'il fallait se boucher le nez pour la regarder.

Mais le plus grand et le plus beau de tous les tableaux de Murillo qui soit à Séville, se trouve dans la chapelle des fonts baptismaux de la cathédrale. Il représente S. Antoine de Padoue à genoux dans sa cellule, au moment où l'enfant Jésus, attiré par la force de sa prière, descend de nuées en nuées pour se placer entre les bras du saint : ce dernier renverse la tête dans une extase de volupté céleste, et lève les bras avec un indescriptible transport d'amour vers le Dieu resplendissant de lumière et de beauté qu'il veut serrer contre sa poitrine. « Je mets ce tableau divin, dit » Théophile Gautier, qu'il faut toujours citer en parlant d'un voyage en Espagne, au-dessus de la *Sainte Elisabeth de Hongrie*, que l'on voit à l'Académie de » Madrid, au-dessus du *Moïse*, au-dessus de toutes les » Vierges et des enfants Jésus du maître, si beaux si » purs qu'ils soient. Qui n'a pas vu *S. Antoine de*

» *Padoue* ne connaît pas le dernier mot du peintre de
» Séville ».

Nous sommes fâché de ne point être encore parfaitement d'accord avec l'éminent critique en fait d'art ; mais tout en nous associant de grand cœur aux éloges qu'il donne au *S. Antoine*, nous lui préférons cependant la *Sainte Elisabeth* qui se trouve à Madrid, et qui nous a paru mériter le premier rang autant par la grandeur de la composition que par le charme du coloris. Nous avons consacré la plus grande partie du temps que nous avons passé à Madrid à faire une copie de cette œuvre remarquable ; et c'est après l'avoir étudiée en détail dans toutes ses parties que nous ne craignons pas de la proclamer l'une des œuvres les plus séduisantes dans l'histoire de la peinture. Permettez-nous donc de nous y arrêter un moment, car elle résume à elle seule toutes les qualités du peintre de Séville.

Au milieu d'une belle ordonnance architecturale et sous les arcades d'un vaste et élégant portique, on entrevoit les apprêts d'un festin : les convives sont déjà à table ; quelques places restent vides cependant : ce sont celles de la reine de Hongrie et de ses suivantes, qui ont quitté le banquet pour donner leurs soins à de pauvres enfants dévorés par la teigne. On apporte une vaste aiguière d'argent, devant laquelle on voit une jeune et belle femme, portant sur le voile monastique une couronne royale, éponger délicatement la tête d'un enfant déguenillé et dévoré par l'impure maladie. Vainement ses blanches mains voudraient se refuser à l'œuvre repoussante que leur impose la pitié, la touchante expression du sourire montre que la charité a vaincu le dégoût et que la religion triomphe.

Tout en lavant le pauvre souffreteux, elle jette un regard compatissant sur un de ses camarades qui se gratte la tête avec furie et auquel elle semble dire : « Ton tour viendra tout à l'heure ». La reine est entourée de ses femmes, dont l'une verse le contenu d'une aiguière en or sur la tête du malade, l'autre porte un plateau sur lequel sont posés des drogues et des parfums. Comme contraste à la richesse de leur costume, une vieille femme du peuple, assise sur les marches d'un escalier suit de l'œil le mouvement de la reine et semble appeler sur elle les bénédictions célestes; enfin, plus près encore du spectateur, sur le premier plan du tableau, un mendiant, l'un de ces mendiants espagnols comme Murillo seul savait les peindre, détache d'une jambe ulcérée la compresse appliquée sur une plaie livide.

Certes le sujet de ce tableau n'est pas attrayant, et les éléments qui le composent semblent bien disparates entre eux ; il ne fallait rien moins que le talent du peintre et la magie de sa palette pour faire accepter une telle donnée, même par les plus délicats. Hâtons-nous de dire qu'il y a complètement réussi.

Un tel sujet, en effet, réunissait merveilleusement les deux manières extrêmes de Murillo, savoir, la misère déguenillée et vermineuse des mendiants espagnols et la noblesse à la fois simple et sublime qu'il savait donner aux figures des saints.

Ces contrastes se trouvent parfois dans la nature, mais le peintre ne peut les faire accepter sur la toile qu'en les harmonisant et les poétisant par son pinceau. Or, que d'élégance et de délicatesse dans la figure de sainte Elisabeth, et comme ses blanches mains indiquent bien la noblesse de race ! Cette tête et ces mains

semblent avoir été peintes par Van-Dyck, dont l'artiste espagnol aimait tant à s'inspirer. La jeune fille qui porte le plateau serait digne de Raphaël ; mais si le sentiment et le dessin atteignent ici le peintre d'Urbino, combien celui-ci est distancé par la magie de la couleur et ce *rendu* qui touche à ses dernières limites. Le mendiant du premier plan sort de la toile ; on croirait voir un personnage vivant, tant l'illusion est complète, trop complète, car la plaie de la jambe est si vraie que le regard s'en éloigne bien vite pour se reporter sur la figure angélique de sainte Elisabeth. tellement belle, tellement séraphique qu'il est impossible de rêver une tête plus idéale.

Et que dire, par contre, des pauvres enfants souffreteux qui donnent à cette œuvre son principal intérêt ? Celui qui se laisse panser a les traits du visage éclairés par le reflet du bassin d'argent, ce qui produit un merveilleux effet de couleur ; son camarade, qui se gratte en faisant une affreuse grimace, et enfonce les ongles dans sa poitrine nue rappelle, le fameux *Pouilleux* du même maître que possède le Musée du Louvre. Enfin, il n'est pas une seule figure, un seul accessoire de ce splendide tableau qui ne soit traité d'une manière magistrale et qui ne défie la plus sévère critique. Pour résumer notre pensée, nous dirons que, dans la conception philosophique de son œuvre, Murillo, a pu mettre en scène les deux extrémités que la Religion rapproche et que la charité chrétienne réunit, le luxe et la misère, les haillons et la soie, la santé et la douleur : dans son exécution, on trouve toutes ses manières réunies, depuis le réalisme de ses mendiants jusqu'au spiritualisme de ses plus belles Assomptions. Voilà pourquoi nous préférons ce ta-

bleau au *S. Antoine de Padoue*, et le mettons en première ligne, parmi les plus éminentes compositions du peintre de Séville.

L'œuvre de Murillo est une des plus considérables que présente l'histoire de la peinture. Ses toiles enrichissent les collections de toutes les capitales de l'Europe. A Paris, il est surtout connu par la splendide *Conception* qui faisait partie de la galerie du maréchal Soult, et que ce dernier avait obtenue en échange de la grâce accordée à deux moines qu'il se disposait à faire pendre comme coupables d'espionnage. A la mort du maréchal et à la vente de sa collection, qui eut lieu en 1852, Napoléon III, alors Président de la République, fit acheter ce tableau pour le Musée du Louvre : les enchères en furent poussées jusques à 615,000 francs. Le Louvre possède, en outre, d'autres toiles encore plus importantes de ce grand maître de la couleur ; mais c'est surtout en Andalousie, sa patrie, qu'il faut aller l'étudier ; c'est surtout à Madrid, devant la *Sainte Elisabeth de Hongrie*, cette riche composition dont notre description n'a pu vous donner qu'une bien faible idée et qui mérite assurément une des premières places, non seulement dans l'œuvre de Murillo, mais dans les chefs-d'œuvre de la peinture de tous les pays et de toutes les époques.

Revenons maintenant à l'Andalousie, et allons retrouver l'art arabe à Grenade, où il nous apparaîtra dans sa plus belle manifestation en visitant le palais de l'Alhambra.

§ IV.

GRENADE.

Grenade a laissé dans ma mémoire deux impressions qui ne s'effaceront jamais : l'Alhambra et une soirée chez le roi des Gitanos. Commençons par cette dernière.

Tout d'abord il faut convenir que la ville de Grenade est bâtie dans une situation délicieuse : sa magnifique *vega* ou campagne, fertilisée par le Genil et ses affluents, est le sol le plus riche de toute l'Espagne. C'est un immense bassin de 68 kilomètres de tour, coupé dans tous les sens par des canaux d'irrigation pratiqués par les Maures, semé de jolis villages et présentant, du haut des collines qui dominant la cité, un aspect tout à fait grandiose. Traversée par deux rivières, dont l'une charrie des paillettes d'or et l'autre roule des sables d'argent, Grenade est abritée des vents par la Sierra-Nevada dont on aperçoit les sommets neigeux à chaque angle des rues, si fort rapprochés par la transparence de l'air qu'il vous semble pouvoir les toucher avec la main du haut des balcons et des *miradores* (1).

Elle peint ses maisons des plus riches couleurs ,

a dit Victor Hugo dans ses *Orientales*. C'est vrai. Les

(1) On désigne, sous le nom de *miradores*, les balcons vitrés en saillie sur la rue, ornés de fleurs et de draperies, qui sont presque toujours d'une rare élégance.

maisons un peu riches sont peintes extérieurement : la sculpture est ici remplacée par des semblants d'architecture, d'ornements en grisailles et de faux bas-reliefs. On ne peut dire que tout cela ait quelque valeur au point de vue artistique ; mais ces peintures ont cela de bon qu'elles reposent les yeux et font un heureux contraste avec la teinte blanche des murailles passées au lait de chaux qui abîment la vue dans la plupart des villes du midi de l'Espagne.

Grenade est bâtie sur trois collines : les *Tours vermeilles*, ainsi nommées à cause de leur couleur et que l'on prétend d'origine romaine ou même phénicienne, occupent la première ; l'*Alhambra*, avec son palais, ses tours et ses jardins, couvre la seconde ; l'*Albaycin* est situé sur le troisième monticule, séparé des autres par un ravin profond encombré de cactus, de coloquintes, de pistachiers, de grenadiers, de lauriers-roses, au fond duquel roule le Darro avec la rapidité d'un torrent alpestre.

La ville moderne occupe la partie de la vallée qui s'étend entre les collines de l'Albaycin et de l'Alhambra. Les rues sont généralement tortueuses et étroites, surtout dans les quartiers d'origine arabe : beaucoup de maisons ont conservé leur ancienne distribution mauresque, c'est-à-dire une vaste entrée, un vestibule, un élégant *patio* orné de fleurs et de fontaines d'eau vive ; l'escalier, pratiqué dans un des angles du *patio*, conduit à l'étage supérieur où se trouvent des chambres spacieuses, bien aérées, donnant presque toutes sur de beaux jardins et sur la Vega.

Pour le voyageur qui arrive de France, c'est une chose singulière que la vie qu'on mène à Grenade : point de cette activité dévorante, de cette fièvre de

gain qui agite la foule dans la rue et semble mettre en action le proverbe des Américains : *Time is money*. Ici, au contraire, chacun va tout à son aise le long des maisons, choisissant de préférence le côté de l'ombre, s'arrêtant pour causer avec ses amis et ne trahissant aucune hâte d'arriver à sa destination. La vie intérieure est remplie par la conversation, la sieste, la musique et la danse ; ce sont là les choses les plus importantes pour les Grenadins et les Grenadines, tout le reste n'est que superfluités bonnes tout au plus pour les peuples du Nord. Comment pourrait-il en être autrement, dans un pays favorisé d'un si beau climat, où la vie matérielle est, pour ainsi dire, réduite à sa plus simple expression. Avec trois ou quatre sous par jour, un Andalous peut vivre comme un prince. Pour cette somme, il aura du pain très blanc, une énorme tranche de pastèque et un petit verre d'anisette ; la cigarette lui tiendra lieu de café, et son logement ne lui coûtera que la peine d'étendre son manteau par terre, sous un portique ou quelque arche de pont.

C'est à Grenade qu'habite une grande partie de la population bohémienne qui vint se fixer en Espagne à la suite de nombreuses pérégrinations.

Ce peuple nomade, dont la constitution physique, les mœurs et surtout le langage révèlent une origine asiatique, parut pour la première fois dans l'histoire de la Hongrie, au x^e siècle, sous le nom de *Zingari*. Dispersé plus tard dans toute l'Europe, il fut longtemps errant comme ces pasteurs arabes qui, plantant leurs tentes partout où ils trouvaient une source et des pâturages pour leurs chameaux, changeaient de place lorsque la source était épuisée ou les pâturages

évorés. On les trouve sous le nom de *Tatars* en Suède et en Danemarck, de *Zigeuner* en Allemagne, de *Gypsies* en Angleterre, de *Bohémiens* en France; en Espagne, enfin, on leur a donné le nom de *Gitanos* pour désigner leur caractère rusé. Un grand nombre d'entre eux vint se fixer à Grenade : ils habitent un quartier distinct, ainsi qu'à Séville, obéissent à un chef, et ce n'est pas une des moindres curiosités du pays que celle d'une soirée passée au milieu de la tribu.

La reine de toutes les Espagnes, lors de son dernier voyage en Andalousie, fut désireuse de voir les gitanos de Grenade ; on organisa pour cela une fête dans laquelle ils exécutèrent leurs danses, auprès desquelles les danses espagnoles elles-mêmes paraîtraient froides et décolorées.

Nous voulûmes aussi, mon compagnon de voyage et moi, nous donner le même divertissement ; et, moyennant quelques *douros*, notre cicérone se chargea d'aller prévenir le chef, pour qu'il eût à se procurer un local et le personnel nécessaire.

Vers les huit heures du soir, on nous introduisit dans une espèce de bouge où respirait, mangeait et dormait une famille entière, composée d'hommes, de femmes, d'enfants, d'ânes, de cochons, de poules, de pies et autres animaux de différentes espèces. Nous montons un escalier en bois vermoulu, dont chaque marche craquait sous nos pieds, et nous nous trouvons dans la salle de bal (*escuela de bailes*), éclairée par quatre à cinq chandelles qui répandaient une odeur nauséabonde. Des murs blanchis à la chaux, des chaises autour de la chambre pour les spectateurs et les acteurs de la scène qui allait se

jouer devant nos yeux : tels étaient l'ameublement et la seule décoration. Je me trompe : la vraie décoration était quatre jeunes et belles gitanas au teint basané, à la chevelure d'ébène, avec un œillet rouge à chaque tempe, le fichu gracieusement drapé sur un sein de quatorze à quinze ans, la basquine en velours et le jupon à falbalas, dont le tissu léger et bariolé de couleurs vives ondoyait en plis légers sur des formes plus souples et plus élégantes que celles de l'acier de nos costumes modernes.

Dès que nous eûmes pris place, elles se levèrent toutes, vinrent nous saluer d'un gracieux sourire, en nous jetant chacune leur nom : *Dolores*, *Concepcion*, *Carmen* et *Incarnacion*. Puis, elles se mettent en position, les reins cambrés, le poing sur la hanche, la tête haute et fière ; la guitare prélude par quelques accords, quatre paires de castagnettes lui répondent à la fois, et les jeunes filles exécutent tour à tour les danses de leur tribu.

Ces danses n'ont aucun rapport avec celles de l'école française : point de ces grands ronds de jambe, de ces sauts, de ces pirouettes, de ces écarts qui font ressembler une femme à un compas forcé ; elles diffèrent aussi des danses espagnoles et se rapprochent beaucoup de la manière des almées mauresques. Au lieu des jambes, c'est le corps qui danse, ce sont les reins qui se cambrent, les flancs qui se ploient, la taille qui se tord avec des modulations harmonieusement lascives du torse, avec des renversements de bras au dessus de la tête, avec des alternatives de langueur voluptueuse et de passion effrénée ; tout le drame de l'amour, depuis son timide début jusqu'au paroxysme du délire. Les amateurs de couleur locale pourront

trouver là à se satisfaire amplement, pourvu qu'ils n'y apportent pas des appréciations morales trop sévères.

Les quatre bayadères qu'on avait réunies offraient chacune un caractère de beauté différent.

Dolorès avait le vrai type andalous, c'est-à-dire les attaches des membres très fines, le coude-pied cambré, la taille de panthère, les yeux fendus en amande et allongés jusqu'aux tempes; sous les franges de leurs longs cils bruns, brillait une ardente prunelle, dont le manège, si bien exprimé par le mot *ojear*, n'a pas d'équivalent dans notre vocabulaire français.

Toute la grâce de *Concepcion* se résumait dans son sourire; la coquette savait qu'elle avait de jolies dents: sérieuse quand elle était assise, elle entr'ouvrait les lèvres au premier tintement des castagnettes, et parvenait, sans aucune contraction, à conserver son gracieux sourire et montrer deux rangées de perles d'ivoire, pendant tout le temps que durait le boléro.

Carmen n'était encore qu'une enfant, à peine âgée de douze printemps; mais à cet âge on voit parfois de jeunes mères dans la race des gitanos; et Carmen, avec son profil busqué, laissait déjà percer, sous la forêt de cheveux qui les ombrageait, ses grands yeux orientaux faits de nacre et de jais, si mystérieux, si contemplatifs, qu'ils relèveraient jusqu'à la poésie la figure la plus disgraciée.

Quant à *Incarnacion*, elle dépassait de toute la tête ses autres compagnes, et s'en distinguait encore plus par son type de mulâtresse. C'était la fille du chef: elle avait, comme lui, une grande taille; un teint cuivré, des cheveux crépus, et des lèvres

épaisses ; de ses yeux, relevés à la chinoise, jaillissaient des éclairs quand elle arrivait à exprimer dans sa pantomime certains degrés de la passion ; impossible alors de soutenir son regard qui fascinait comme celui du serpent.

Chacune dansait tour à tour avec un cavalier vêtu à la mode du pays ; veste brodée, culottes en velours, ornées de boutons en filigranes d'argent, ou de piécettes à colonnes soudées à un crochet, guêtres en cuir de Ronda historiées de piqûres et d'aiguillettes, attachées seulement par les premiers boutons en haut et en bas, de manière à laisser voir le mollet, ce qui est le signe de la suprême élégance.

A la fin de chaque danse, la gitana faisait le tour de la société, tendant à chacun de nous les plis d'un tablier où tombaient de nombreuses piécettes attirées par l'aimant d'un provoquant sourire ; et, comme intermède, le roi, ou chef de la tribu, pinçait de la guitare en musicien consommé. Je ne me serais jamais douté de tout ce qu'on pouvait tirer d'un si pauvre instrument ; entre d'aussi habiles mains, ses cordes rendaient des sons d'un éclat et d'un moelleux qui nous tinrent longtemps sous un charme inexprimable. Quant au virtuose, c'était un des plus beaux types bohémiens qui se puissent voir : sa taille était élevée ; doués d'une force herculéenne, ses membres avaient cependant la forme et les proportions de l'Apollon Pythien ; sa tête, au teint olivâtre, prenait de singulières expressions de douceur et d'intelligence, quand il s'abandonnait au charme de la mélodie ; puis, parfois un éclair brillait dans ses yeux, ses traits contractés laissaient deviner des instincts féroces, ceux d'un homme qui, pour moins

de cinquante francs, vous aurait débarrassé de votre ennemi. Jamais je n'oublierai la figure de cet étrange personnage.

On apporta de nombreuses bouteilles de vin, mais un seul verre pour toute la société : une gitana y trempait les lèvres et venait ensuite l'offrir à chacun de nous. Malheur à celui qui eût manifesté la moindre répugnance de boire après elle ! Celui-là n'aurait pas été bien sûr de rentrer chez lui sans recevoir un coup de *navaja* ou de *trabucco*.

Vous me demanderez peut-être quelle est la valeur morale de ces jeunes filles qui, si jeunes, expriment avec tant de volupté tous les degrés d'un amour qui n'a rien de très platonique. Certes, je ne voudrais pas me porter garant de la sagesse des bohémiens ; mais je dois rendre hommage à la vérité en disant que chacune de ces bayadères redevenait modeste et réservée en reprenant son siège autour de la salle de bal. A part le caractère des danses qui, malgré leur couleur prononcée, étaient bien moins inconvenantes cependant que celles tolérées par la police municipale dans certains bals publics de Paris, il ne se passa rien, dans cette soirée, de contraire aux mœurs. Aussitôt que les vibrations de la guitare s'éteignaient avec le tintement des castagnettes, les *zingara* reprenaient leur place à côté les unes des autres, en évitant tout contact avec les jeunes gens de notre société qui auraient voulu entamer une conversation trop familière.

Les danses et les libations se prolongèrent fort avant dans la nuit ; mais voyant que les têtes commençaient à s'échauffer sous les vapeurs du Xérès et du Malaga, je m'esquivai prudemment pour aller res-

pirer, sous la voûte d'un ciel brillamment constellé, une atmosphère plus pure et plus tranquille.

Entrons maintenant dans l'Alhambra, dans cette retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs et oubliaient tous les devoirs de la vie, mot magique qui résume une histoire de huit siècles, avec ses mœurs, ses coutumes, sa religion orientale, et qui nous offrira, avec les plus curieux vestiges de l'art du moyen-âge, le plus beau modèle de l'architecture mauresque en Europe.

On pénètre dans le palais en traversant un parc d'arbres à haute futaie. Vous venez de quitter un ciel d'azur, un soleil ardent, une atmosphère lumineuse et transparente, toute chargée de lueurs phosphorescentes, vous vous trouvez tout à coup dans une obscurité profonde, sous de vastes ombrages formés par des peupliers, des saules, des massifs d'orangers, de cyprès, de cerisiers et d'acacias, qui donnent une fraîcheur délicieuse et laissent tamiser à peine quelques rayons de soleil. Ce demi-jour, la tranquillité qui y règne, troublée seulement par le chant des oiseaux qui saluent votre bienvenue, vous plongent dans une douce rêverie : on se recueille, on se rejette en arrière du temps présent ; et, quand les premières tours de l'Alhambra s'offrent aux yeux, on a déjà divorcé avec le XIX^e siècle et la civilisation moderne, pour se reporter au temps du malheureux Boabdil, le dernier des rois maures de Grenade.

Alors vous apparaît la *Puerta-Judiciara*, ou porte du Tribunal, qui forme au palais arabe une entrée

vraiment majestueuse. Elle présente un bel arc en fer à cheval, sur lequel est sculptée une main avec un doigt levé vers le ciel ; un peu plus haut, on aperçoit une clé également sculptée dans la frise : on prétend que les Maures disaient aux chrétiens : « Vous n'entrerez à Grenade que lorsque la main aura rejoint la clé ». — La main ouverte est un emblème arabe qui met en fuite les armées ennemies et rend inutiles les conjurations des sorciers, comme la petite main de corail qu'on porte en guise d'ornement, dans le midi de l'Italie, est censée conjurer la *jettatura* ou mauvais œil. La clé forme le principal signe de la loi de Muslim ; elle représente les pouvoirs que Dieu donna au prophète d'ouvrir et de fermer les portes du ciel.

Cette première entrée franchie, chaque pas que l'on fait dans l'immense palais rappelle quelque souvenir gracieux ou terrible. Ici s'élève majestueusement la tour de Comarès, dont les créneaux découpent leurs dentelles vermeilles dans l'azur limpide du ciel ; cette tour est occupée en entier par la salle des ambassadeurs, la plus grande de l'Alhambra ; elle forme un carré parfait dont chaque côté n'a pas moins de quarante mètres ; ses murs, hauts de dix-sept mètres, supportent un plafond en bois de cèdre qui offre ces mille combinaisons mathématiques familières aux architectes arabes. A quoi comparer le réseau d'ornements entrelacés qui orne ses murailles, sinon à des guipures superposées ? Vous me direz qu'on a souvent abusé de cette comparaison ; il n'en est pas d'autre cependant pour donner l'idée de ces découpures de pierre, si ce n'est ces broderies de papier, taillées à l'emporte-pièce dont on se sert pour orner les boîtes à bonbons. L'architecture gothique elle-

même, avec ses dentelles de marbre et ses délicates rosaces à jours, paraîtrait grossière à côté du style mauresque.

Un des caractères de ce style est d'offrir très peu de saillie et de reproduire l'emploi de l'écriture même comme motif de décoration. Il est vrai que l'alphabet arabe, avec ses formes contournées et mystérieuses, se prête merveilleusement à cet usage. Les inscriptions de la salle des ambassadeurs signifient : *Gloire à Dieu, puissance et richesse aux croyants!* ou contiennent les louanges d'Abu Nazar, lequel, *s'il eût été transporté tout vif dans le ciel, eût effacé l'éclat des étoiles et des planètes.*

Voici maintenant le *mirador de la reina*, ou salle affectée à la toilette princière, dans laquelle on remarque une dalle de marbre percée de petits trous pour laisser passer la fumée des parfums que l'on brûlait sous le plancher; et, tout à côté, la salle de bains surmontée d'une galerie où se plaçaient les musiciens et les chanteurs. Un passage obscur conduit dans le jardin de *Lindaraja*, où fut trouvé le magnifique vase connu, par les amateurs de céramique, sous le nom de vase de l'Alhambra : il est en porcelaine émaillée de dessins bleu et or, monument d'une rareté inestimable qui ferait à lui seul la gloire d'un musée.

On ne peut faire un pas dans ce riche palais sans aller d'étonnement en étonnement. Nous voici dans la célèbre cour des lions (*patio de los leones*); cent vingt-huit colonnes de marbre blanc l'environnent, les arcs qu'elles supportent sont d'une élégance extrême et d'une coupe toute particulière; puis, de ce ravissant ensemble de petites voûtes, de

niches et de colonnettes, l'œil arrive à une coupole en bois ouvragé et assemblé comme une précieuse marqueterie. Au milieu se trouve la célèbre fontaine. Elle est formée d'une vasque en polygone de douze côtés, soutenue par autant de lions grossièrement sculptés et dont la réputation a été par trop surfaite dans les anciennes poésies arabes. Toutefois, l'ensemble en est fort pittoresque et contribue à faire de cette cour le plus précieux des monuments arabes que possède l'Espagne.

Dans la voûte de la salle du tribunal, qui se trouve en face, notre cicerone appela notre attention sur des peintures arabes, les seules peut-être qui soient parvenues jusqu'à nous. Ces peintures, qui ont l'air d'être sur cuir collé à des panneaux de cèdre, prouveraient, ainsi que les lions de la fontaine, que le précepte du Coran, qui défend la représentation des êtres animés, n'a pas toujours été scrupuleusement observé par les Maures.

La salle *des deux sœurs* doit son nom à deux immenses dalles en marbre blanc, de grandeur égale et parfaitement semblables; elle est remarquable par sa voûte ou coupole dans la forme que les Espagnols appellent fort expressivement *media naranja* (demi orange); c'est un miracle de travail et de patience que nous ne pouvons mieux comparer qu'aux gâteaux d'une ruche, où le bleu, le rouge et le vert brillent encore, dans le creux des moulures, d'un éclat presque aussi vif que s'ils venaient d'être posés.

Mais quelles sont ces larges taches rougeâtres que l'on nous fait apercevoir au fond d'un bassin ?

La population chrétienne de la péninsule avait déjà juré la ruine de l'islamisme, lorsque les dissensions

intérieures vinrent hâter la chute de l'empire musulman à Grenade. A cette époque, vivaient deux des premières et plus puissantes familles d'Espagne : celle des Abencerrages et celle des Zegrîs ; cette dernière, qui occupait à la cour des rois de Grenade toutes les fonctions importantes, était l'ennemie la plus déclarée des Abencerrages. L'amour d'un Abencerrage pour la sœur du roi Abou-Hassan, qui régnait alors, précipita la perte de toute cette famille. Au milieu du silence de la nuit, l'heureux amant escaladait le palais de son souverain pour jouir des faveurs de la belle Alfaïma, lorsqu'un jour il fut surpris par les Zegrîs, qui le dénoncèrent au monarque. Furieux de cette insulte, Abou-Hassan attire, sous un prétexte spécieux, tous les Abencerrages à l'Alhambra, et les fait impitoyablement massacrer sous ses yeux. Trente-six têtes tombèrent sous le glaive. Ces taches rouges qu'on nous montrait sont celles de leur sang.

Oublions vite ce souvenir sanglant de l'Alhambra, et continuons notre promenade sur les pavés de faïences coloriées, sous les voûtes en bois de cèdre et dans ces chambres de diverses dimensions où l'art mauresque a prodigué ses plus riches fantaisies. Il est vrai qu'aujourd'hui, une grande partie de ce vaste palais est en ruines ; mais ce qui reste est plus que suffisant pour donner une idée exacte du génie de cette époque et d'un art architectural qui n'a jamais été dépassé.

Toutefois, avant que le temps eût porté sa dent meurtrière sur la demeure des califes, les hommes avaient commencé l'œuvre de destruction. Un jour, Charles-Quint s'étant trouvé trop à l'étroit dans l'Al-

cazar des rois maures, à Cordoue, eut la fantaisie de faire construire un palais à Grenade et choisit de préférence, comme emplacement, la colline de l'Alhambra. Ce palais, dans le style gréco-romain, est certainement une œuvre très digne d'intérêt, autant par sa dimension que par l'immense colonnade circulaire qui en dessine l'intérieur; mais on ne peut que lui jeter l'anathème, en pensant qu'il recouvre une égale étendue de l'Alhambra, qu'on fit démolir pour recevoir ses lourdes constructions.

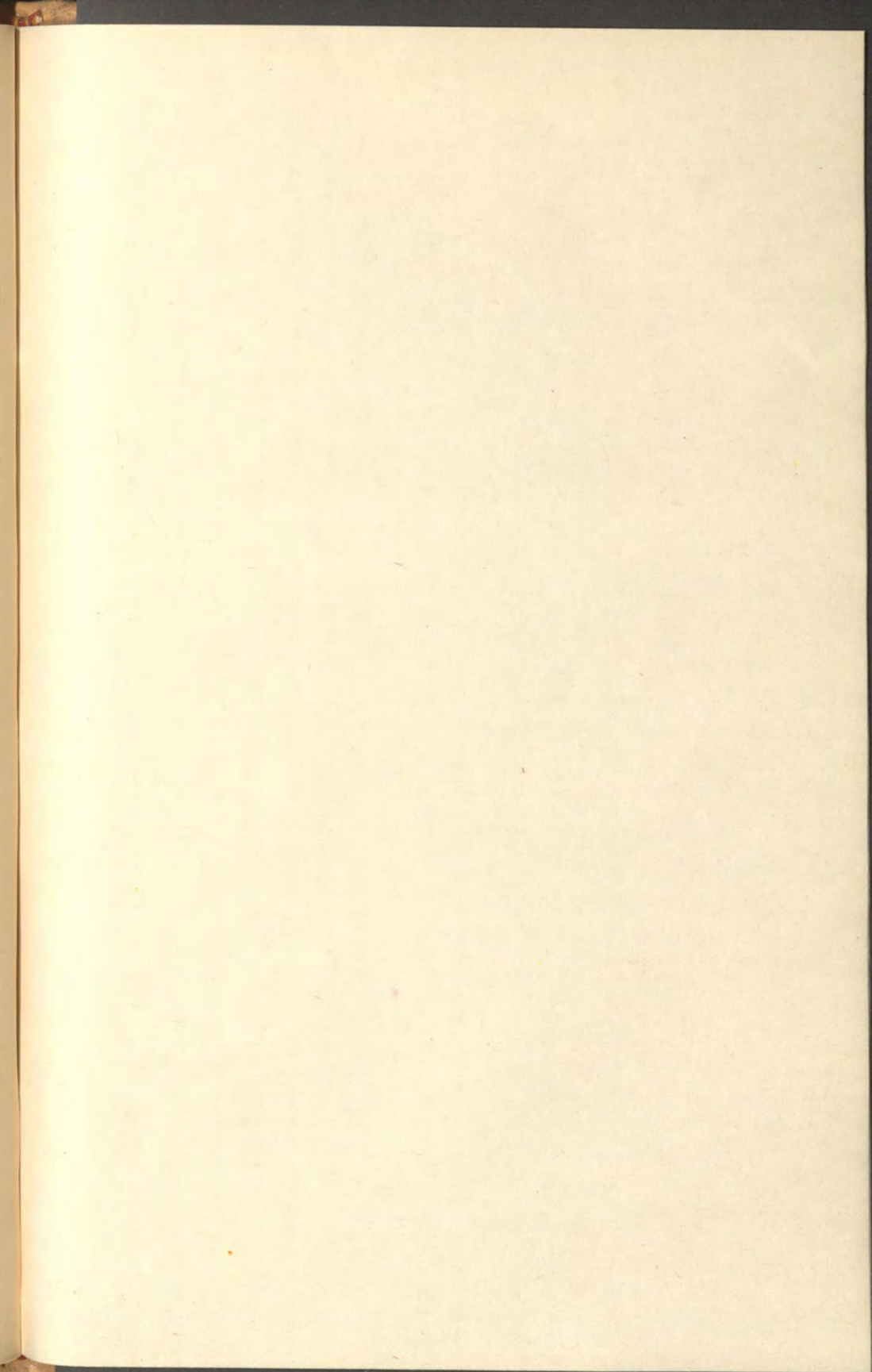
Nous craindrions de fatiguer votre attention en prolongeant une description qui ne pourrait donner qu'une idée bien imparfaite de l'immense palais des rois maures, et nous irons faire nos adieux à Grenade du haut d'une de ses tours, celle de la Vela, qui renferme une cloche dont les sons ont une grande influence sur le peuple. On la met en branle pendant vingt-quatre heures, sans aucun arrêt, le jour anniversaire de la prise de Grenade par les chrétiens, qui eut lieu le 2 janvier 1492. Tous s'empressent à l'envi de se suspendre à la corde, les jeunes filles surtout, parce que celle qui parvient à sonner le plus fort est sûre de trouver un mari dans le courant de l'année. Comme nous n'étions pas à Grenade à l'époque de cet anniversaire, nous nous sommes contentés de jouir du magnifique panorama que l'on embrasse sitôt qu'on est monté sur la plate-forme de la tour. D'abord, au premier plan, l'Alhambra avec ses ruines, ses souvenirs, ses jardins, ses promenades et le palais inachevé de Charles-Quint, que l'on prendrait pour un cirque romain; plus loin, le Généralife, cette maison des fêtes de l'Alhambra, avec ses eaux jaillissantes, ses cyprès séculaires et ses bosquets de myrtes et de lau-

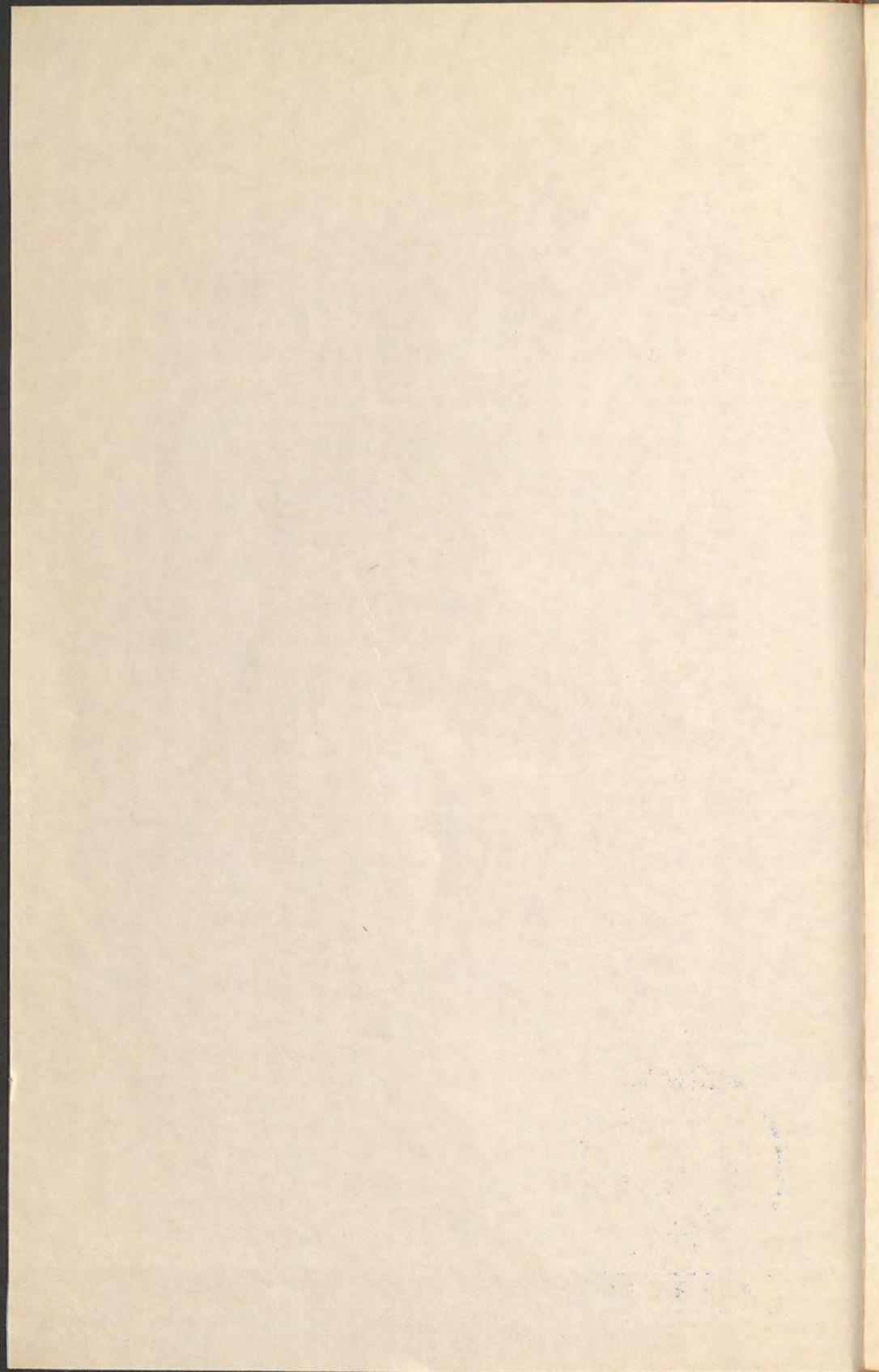
riers-roses qui abritèrent les amours d'Abencerrage et de la sultane Alfaïma ; à l'ouest, la vallée du Taradis, couverte de nopals et de peupliers gigantesques ; vers le nord, et comme contraste, la Sierra-Elvira, avec sa terre brûlée par les foyers volcaniques, d'où jaillissent des sources d'eau minérales ; à l'horizon, la grande chaîne de Padul, au bas de laquelle s'étend la *Vega*, arrosée par le Génil, et qui, selon l'expression d'un poète, ressemble à un manteau vert orné de passements d'argent ; enfin, à vos pieds, la ville avec ses maisons étagées sur la pente du coteau, ce qui lui donne la forme d'une grenade entr'ouverte ; et tout ce splendide paysage enveloppé par un ciel bleu d'une merveilleuse pureté, glacé de reflets blancs par la réverbération des neiges de la Veleta, telle est l'impression que nous avons conservée de la dernière ville occupée par les Maures. En descendant de la tour de la Vela, et en quittant l'Andalousie, nous comprenions le cri de ces pauvres Arabes qui, du fond des déserts qu'ils habitent aujourd'hui, chaque jour, au lever du soleil, les mains élevées, les regards fixés vers le Nord, adressent leurs vœux à Allah, et le conjurent de leur rendre Cordoue, Séville et Grenade.

(Extrait des *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1864-65.)

Les yeux qui observent les amours d'Alphonse et de
le saint myrtille à l'ouest, la vallée du Tarnis
couverte de monts et de hautes pyramides ; vers
le nord, et comme couronné, le mont-Eclair, avec ses
cristaux brisés par les feux volcaniques, et qui jettent
des sautes d'our-mineuses ; à l'horizon, la grande
chaîne de l'Atlas, au nord de laquelle s'étend le Vau.
arrondie par le ciel, et qui, selon l'expression d'un
poète, ressemble à un miroir vert orné de pas-
sants d'argent ; enfin, à vos pieds, la ville avec
ses murailles élevées sur la pente du coteau ; ce qui
lui donne le forme d'une grande entonnoir ;
et tout ce splendide paysage enveloppé par un ciel
bleu d'une merveilleuse pureté, glacé de reflets blancs
par la réflexion des neiges de la Volete, telle est
l'impression que nous avons conçue de la dernière
ville occupée par les Français. En descendant de la tour
de la Volete, et en quittant l'Andalousie, nous sommes
arrivés à cet état pauvre Arabe qui, au fond des
déserts, qu'il habite au-delà, chaque jour, au
lever du soleil, les mains élevées, les regards fixés
vers le Nord, adresse ses vœux à Allah, et se con-
jure de leur saint Prophète, Mahomet, et de son

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, 1767.







BIBLIOTECA

